

L'Unique. 30 avenue
du haut de mon mirador
Orléans

Je n'ai rencontré André Gide qu'une fois : lors d'une des réunions qui rassemblaient ceux qui s'intéressaient à « l'en dehors » au 1^{er} étage d'un café, boulevard Barbès à Paris. C'est là que nous tenions notre permanence dans les années antérieures à 1930. André Gide y vint donc un soir, accompagné de Camille Spiess. Il me sembla apercevoir, quand il entra, un pasteur du désert, l'un de ces « ministres » qui, narguant les édits du Roy et les dragons de Villars, s'en allaient prêcher dans les coins retirés des Cévennes. Mince, le visage d'un ascète, je le voyais fort bien juché sur un rocher, exhortant les Camisards ou commentant quelque texte de l'Ancien Testament. Je donne cette impression pour ce qu'elle vaut.

J'ai lu toutes sortes d'opinions sur le style de l'auteur de « l'Immoraliste ». Phrase sèche, dépourvue, sans guère de fioritures, etc. C'est qu'André Gide écrivait en un français spécial, le « français-protestant » dont on trouve la source chez Calvin et qui est utilisé en France et en Suisse Romande par deux dans les veines desquels coule un sang huguenot. Le style de Gide est à l'image d'un temple de l'église réformée, où il n'y a ni statues de saints ni tableaux, où les cierges et l'encens sont ignorés. La phrase de l'auteur des « Nourritures terrestres » va droit au but, en général, et ne s'affarde guère. Il est l'homme qui ne fait pas de concessions, qui se moque du qu'en dira-t-on et de la critique (reportez-vous à son attitude invariable concernant « Corydon » qu'il prétendait être son chef-d'œuvre). S'il lui est arrivé de se tromper comme ce fut le cas pour l'U.R.S.S., il l'a reconnu, sans se soucier des ennuis que cela pourrait lui coûter par la suite. C'est une sottise que de lui refuser sa place, à cet individualiste : celle d'un moraliste, et d'un grand. — E. A.